

N° 34. — 20 Août 1905.

AVEC MODES : VINGT-CINQ CENTIMES

SOLEIL DU DIMANCHE



S. M. ABDUL-HAMID, sultan des Turcs.

(Voir Nos Gravures page 4.)



— Il nous dit tout le temps : « Si je suis devenu un homme distingué, c'est que j'étais toujours le premier de ma classe. »
— Zut ! alors j'aime mieux être le dernier.

Eh bien, — tant il est vrai que les illusions s'envolent ! — il n'y a pas plus de huit jours, les gardiens de la paix, en faisant leur ronde nocturne dans le quartier de la Bourse, apercevaient à l'angle de la rue Feydeau et de la rue Montmartre, quatre messieurs, silencieux et graves, qui, confortablement assis devant une table à jeu, à la lueur d'un flambeau en bronze ciselé, faisaient un whist, en plein air, sur le trottoir. C'étaient un avocat, un notaire et deux avoués de province, qui, au premier mot des agents, se déclarèrent prêts à les suivre au poste, et qui, conduits devant le commissaire, furent d'ailleurs bientôt remis en liberté.

Mais comme, moins d'une heure plus tard, d'autres gardiens de la paix en tournée retrouvaient les mêmes whisteurs installés sur le terre-plein de la place de l'Opéra, l'affaire prit des proportions plus graves ; et les joueurs durent déclarer au commissariat, où ils furent ramenés, que les affaires ne marchant pas en province, ils avaient parié huit mille francs de venir dans la capitale faire un whist en plein vent...

Le gain du pari — deux mille francs par tête — compensait bien pour chaque partenaire le désagrément d'être conduit au poste ; et le commissaire, devant leurs explications, ne put qu'engager ces messieurs à regagner leur résidence.

Mais il est certain que de tels exemples doivent faire réfléchir les moralistes, et que ces derniers n'ont peut-être pas tout à fait tort de mettre la jeunesse actuelle en garde contre l'attrait des carrières libérales, puisque les temps sont si durs que les hommes de loi eux-mêmes en sont réduits — pour vivre — à recourir aux expédients des plus vulgaires fumistes !

PAUL BONHOMME.

NOS GRAVURES

Page 1. — S. M. Abdul-Hamid. — Nous publions en première page un portrait du sultan, dans son cabinet de travail, au palais d'Yildiz Kiosk. La Turquie attire en ce moment l'attention d'une façon toute particulière. Des troubles intérieurs l'agitent gravement ; tantôt ce sont les soulèvements de la Macédoine, tantôt l'insurrection de l'Arabie, tantôt la persécution des Arméniens. Le sultan qui ne quitte Yildiz-Kiosk qu'une fois par semaine pour aller faire sa prière du vendredi à une mosquée voisine, a été l'objet d'une tentative d'assassinat précisément au cours d'une de ces sorties.

Pages 6, 14 et 15. — L'Entente cordiale entre la France et l'Angleterre. — Nous avons déjà parlé dans notre dernier numéro de la visite que la flotte française va rendre à la flotte anglaise, comme suite aux fêtes de Brest. Les Anglais attachent une importance considérable à cette rencontre et ne négligent rien pour qu'elle ait un très grand éclat. Nos gravures représentent l'amiral Barry, commandant l'arsenal de Portsmouth, et M. Couzins, maire de cette ville. Ces deux hautes personnalités furent particulièrement chargées de recevoir les Français et d'organiser les fêtes.

A côté du *Masséna* nous représentons le *Victory*, ce fameux vaisseau sur lequel combattit Nelson à la bataille de Trafalgar en 1805. Les Anglais conservent comme une relique dans la rade de Portsmouth ce bateau qui leur rappelle un illustre triomphe. La réunion amicale des bateaux français et du *Victory*, dans la même rade, devant le yacht royal *Victoria and Albert*, montre le changement qui s'est opéré dans les relations des deux peuples à un siècle de distance. Au point de vue technique nous remarquons aussi l'extrême différence de construction de ces vaisseaux *Victory* et *Masséna*.

Page 7. — Les fêtes franco-anglaises. — Les fêtes offertes aux marins français par la société anglaise ont été particulièrement charmantes. A la garden-party donnée par la vicomtesse de Gort en son vieux château de Cowes, l'amiral Caillard a présenté les officiers de notre flotte à la princesse de Battenberg, fille de la reine Victoria et gouverneur de l'île de Wight.

Pages 10 et 11. — La flotte française à Portsmouth. — L'arrivée de la flotte française dans la rade de Portsmouth, s'est faite avec un éclat admirable. Notre gravure représente cette entrée sensationnelle opérée avec une aisance élégante et une précision absolue qui fait le plus grand honneur à nos marins. Les Anglais ont été les premiers à louer hautement cette manœuvre si remarquable.

Page 17. — Le maréchal Vauban, 1633-1707. — On vient d'élever une statue au maréchal Vauban dans son pays natal à Saint-Léger (Yonne). C'est un légitime hommage

rendu à la mémoire du grand ingénieur militaire qui construisit la ceinture de forteresses où la France trouva sa protection pendant deux siècles. Seuls les récents progrès de l'armement moderne ont en raison de ces belles défenses qui sont devenues inutiles et qu'il a fallu démolir.

Page 17. — L'anniversaire de la bataille de Reichshoffen, a été célébré le 6 août, comme chaque année, à l'église Saint-Eustache. Le vénérable abbé Lanusse, aumônier de Saint-Cyr, qui est un des vétérans de cette bataille, assistait à la cérémonie. Notre gravure le représente sortant de la messe.

Page 17. — Un mariage chinois. — La Chine, toujours si fermée aux étrangers, commence pourtant à les accueillir. Les Jaunes se mêlent peu à peu aux Européens. Un attaché de l'Ambassade chinoise à Paris, Scié-Ton-Fa, fils de Scié-Ta-Ming et docteur en droit, vient d'épouser une Française, Mlle Louise Sauvaget. La cérémonie a été célébrée à la Madeleine. Il n'y a pas eu de messe, mais le pape avait envoyé sa bénédiction.

Deux Cyclones

CYCLONE. Tempête qui balaye en tournant ; c'est une colonne qui se promène et ravage en se promenant.

Ainsi parle Littré, et il n'est pas dans tout son dictionnaire de définition plus exacte. Je suis bon juge en cette matière, car j'ai été, deux fois, assailli par des cyclones : la première fois, au musée de Versailles, et la seconde, au musée du Louvre.

A Versailles, d'abord ; j'avais voulu revoir le tableau de Delacroix : *la Prise de Constantinople par les Croisés*.

J'arrive au musée. Il y a un itinéraire forcé. Pour arriver à la *salle des Batailles*, je suis obligé de parcourir toute l'étendue du palais. C'est une course de dix minutes sur des parquets cirés avec une telle perfection que le voyage est horriblement fatigant et périlleux. C'est de la gymnastique, c'est de l'équilibre, c'est du patinage.

Dans la galerie des Glaces surtout ! Deux pauvres petits soldats de ligne étaient là, éperdus, épouvantés, les jambes écartées, les bras étendus, médusés, foudroyés, n'osant plus faire un pas, plus un mouvement. Des gardiens ont dû venir à leur secours ; sans quoi, ils restaient là, en détresse, après la fermeture du musée.

Enfin, voici le terme de cette dangereuse et pénible excursion, voici le tableau de Delacroix. Je voudrais m'asseoir, respirer un peu, jouir à mon aise de ce chef-d'œuvre, mais il n'y a que deux misérables petites banquettes au milieu de cette immense galerie. On fait queue pour y prendre place. Et cependant le palais de Versailles regorge de banquettes. Il y en a tout le long des murs sur un développement de plusieurs kilomètres. Mais voilà où éclate dans toute sa beauté la malice administrative. A un mètre de distance des murs, se trouvent des balustrades qui empêchent le public d'approcher, on a placé les banquettes — c'est là le trait de génie ! — contre le mur à l'abri des balustrades, de telle sorte qu'on ne peut pas s'asseoir dessus. Ce sont des banquettes de Tantale.

Au moment où j'étais là, légèrement agacé par toutes ces petites misères, le ciel daigna m'envoyer une consolation. J'entendis d'abord une sorte de roulement et de grondement. Était-ce un régiment d'artillerie qui passait sur la place d'Armes ? Était-ce le fracas lointain du tonnerre ? Non, c'était une trombe, une avalanche, une horde d'Anglais et d'Anglaises, sous la direction d'un des guides de cette fameuse maison qui organise des caravanes à travers le monde entier. Ils étaient là une centaine d'Anglais et d'Anglaises qui se précipitèrent comme la tempête dans la *salle des Batailles*, renversant et dispersant tout devant eux. Nous n'étions guère qu'une vingtaine de pauvres Parisiens et Versaillais. Pas de résistance possible ; nous dûmes, en grande hâte, nous ranger contre les balustrades, pour n'être pas impitoyablement broyés et pulvérisés sous cette mitraille anglaise. Nous entendons des cris : « Papa ! maman ! » C'était une pauvre petite Française de six ou sept ans qui avait été prise dans ce tourbillon. Il fallut de grands efforts pour l'arracher à la tempête. On peut dire de ces caravanes anglaises ce que Bossuet disait des grands hommes providentiels : *Rien n'en arrête le cours*.

Je me trompe ; la phrase de Bossuet n'est pas applicable. Quelque chose arrêta le cours de ce torrent. Une courte et brève interjection du cornac... Une sorte de petit cri... *Aoh ! Aoh ! Aoh !* net, sec, impérieux. Aussitôt, tous et toutes vinrent se grouper docilement, silencieusement, respectueusement, autour de leur guide.

Alors je fus régalé d'une étonnante leçon d'histoire de France à bride abattue. Devant chaque tableau de la *salle des Batailles*, le guide faisait une halte d'un quart de minute, expliquait en deux ou trois phrases le sujet de la composition... puis dix pas en avant... nouveau tableau, nouveau petit discours. Tout cela avec une rapidité, avec une précision, avec une volubilité foudroyantes. C'était une course folle, furieuse, de toutes les gloires militaires de la France. Je vois passer devant moi, ventre à terre, Clovis, Charles Martel, Charlemagne, saint Louis, Duguesclin, Jeanne d'Arc, François I^{er}, Henri IV, Condé, Turenne, Catinat, Vendôme, Villars, Maurice de Saxe, Masséna,

Bonaparte et Napoléon, en tas, péle-mêle, emportés dans un steeple-chase fantastique.

Je suivais la caravane à quelques pas de distance, et, tout en écoutant cette suite de brèves harangues, je regardais avec un véritable stupeur les chaussures de ces Anglaises. C'étaient des bateaux, c'étaient des trineaux, c'était tout ce que vous voudrez, tout excepté des bottines de femme. Entre les pieds de ces messieurs et les pieds de ces dames, aucune différence. Si on avait pu les ranger, Anglais et Anglaises, derrière un rideau, si les pieds seuls avaient dépassé le bas de ce rideau, et si l'on vous avait dit : « Où sont les femmes ? cherchez ? », jamais vous n'auriez trouvé.

Mais aussi quelle assiette ! quelle solidité ! Comme ils ont le pied marin, hommes et femmes ! Comme ils s'avancent d'aplomb sur ces parquets périlleux ! Comme ils tiennent bien la glace ! Comme on voit, du premier coup, que c'est là une race faite pour passer les mers, franchir les vallées, escalader les montagnes, courir et conquérir le monde, tandis que nous ne sommes bons, nous autres, qu'à musser et baguenauder sur les boulevards, entre la Madeleine et la porte Saint-Denis !

Voilà ma première trombe anglaise ! La seconde, ce fut au Louvre. J'arrivais, je me trouvais dans la galerie des antiquités égyptiennes quand j'entendis ce même grand fracas que j'avais pris à Versailles pour le grondement de la foudre ou le roulement des canons. Cette fois je ne m'y trompai pas. J'attendis de pied ferme. La fantaisie m'était venue soudain de me mêler à cette colonne d'invasion et de l'escorter dans sa marche à travers les galeries du Louvre.

Le guide, un grand gaillard, maigre et sec, à moustaches grises, massait stratégiquement son petit corps d'armée à l'extrémité de la galerie. Il voulait avoir tout son monde dans la main :

— Groupez-vous tous ensemble, leur disait-il.

Ils obéissaient. Ils se tenaient là, immobiles, silencieux, serrés les uns contre les autres. Quel peuple ! Comme il a le respect de l'autorité, le sentiment de la discipline ! Ils savent que ce guide doit, de dix heures du matin à six heures du soir, leur faire visiter la Madeleine, le Palais-Bourbon, le Panthéon, le Luxembourg, les Invalides, le Louvre, le palais de Justice, les Halles centrales, la colonne Vendôme, l'arc de l'Etoile, le palais de l'Industrie, etc. Ils savent qu'ils ont quarante-cinq minutes pour le Louvre. Ils savent qu'il faut procéder, à la fois avec méthode et avec activité, pour visiter les galeries du Louvre, à fond, en quarante-cinq minutes. Ils savent que c'est la fonction spéciale de cet homme à moustaches grises d'entreprendre tous les jours, à la même heure, avec la même régularité et la même rapidité, cette même expédition. Qu'il commande ! Ils obéiront. Qu'il marche ! Ils le suivront. Ils sont habitués à marcher derrière leur chef. Bien différents en cela des Français qui ont la rage de marcher devant.

Cependant le guide les a comptés du regard.

En avant ! En avant ! La colonne s'ébranle. Nous nous ébranlons, car je me suis faufilé traitreusement, moi Grec, parmi les Troyens. Nous marchons d'un bon pas qui s'accélère... s'accélère... et nous défilons en ordre serré devant Typhon, Isis, Osiris et Nephtys ; devant les dieux à masques de bêtes et devant les taureaux à face humaine, devant Phul, Bélesis, Theglath-Phalesar et Assaraddon.

Brusque temps d'arrêt. Le guide s'est arrêté devant deux pieds énormes, deux pieds monstrueux, deux pieds gigantesques... On voit que ce guide a l'habitude de s'arrêter tous les jours devant ces deux pieds. Il explique dans une phrase — évidemment toujours la même — que ces pieds appartenaient à un roi de la douzième ou de la treizième dynastie. Puis, en avant ! en avant ! nous nous lançons de nouveau à travers les momies, les dieux persans et les inscriptions cunéiformes. Mais le guide, tout à coup, a jeté un cri de détresse. Il y a déjà des trainards ! Ces trainards sont des trainards, trois Anglaises qui sont tombées en extase devant un fragment de la base de l'obélisque de Louqsor... quatre monstres qui, paraît-il, adorent le soleil levant.

— *March on ! March on !* s'écrie le guide.

Et les trois Anglaises nous rejoignent, en quelques enjambées, exécutées à l'aide de pieds non moins énormes, qui rappellent vaguement les pieds monumentaux de ce roi de la douzième ou de la treizième dynastie.

Nous montons quatre à quatre le grand escalier qui conduit à la colonnade et nous voilà tous massés à l'une des extrémités de la galerie.

— La colonnade ! s'écrie le guide, œuvre de Perrault, architecte de Louis XIV.

Cours rapide tout le long de la galerie, puis nous rentrons, quelque peu haletants, dans les appartements du Louvre. Là, un temps d'arrêt autour de ces vitrines qui contiennent d'anciens harnachements de chevaux. Puis nouvelle halte dans la salle où se trouvent les tableaux de Courbet, et petit discours du guide. Ce petit discours est consacré non pas à Courbet peintre, mais à Courbet homme politique, à Courbet membre de la Commune. Je saisis vaguement les mots : « Colonne Vendôme... Deux ans de prison... » Et la fin du discours est ce même cri